

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XXX. Miss Byron à Miss Selby.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2145**

Voyez, Lucy, combien cet homme est grand! Quelle présomption n'étoit-ce pas dans votre Harriet, d'avoir jamais aspiré à être à lui!



## L E T T R E    X X X .

*Miss BYRON à Miss SELBY.*

Cette Dame Olivia, Lucy, que prétend-elle ... Mais je ne veux pas me tourmenter pour elle. Cependant elle veut causer du trouble à un tel homme! Vous trouverez que le Docteur en parle dans la Lettre suivante, sans cela je ne l'aurois pas nommée.

*Onzième Lettre du Dr. BARTLET.*

Mr. Grandison retournant à son logement, y trouva Mademoiselle Olivia déguisée. Il n'avoit pas besoin de nouvelles peines. Mais je ne veux pas mêler ces histoires.

Le lendemain matin, il reçut une Lettre du Seigneur Jeronymo, dont voici la traduction:

*Mon très-cher Grandison,*

En quel état êtes-vous? ... O trop aimable ami! Quel triomphe n'avez-vous pas remporté par votre conduite d'hier! Il n'y a pas une ame qui ne vous admire.

Laurana même déclare que si vous étiez Catholique, ce seroit un œuvre méritoire d'être amoureux de vous. Cependant elle vous loué  
avec

avec répugnance, & a dit une fois, Que sont les vertus d'un Hérétique, sinon des péchés éclatans !

Nos deux cousins, avec le bon cœur de la jeunesse, se lamentent de ce que vous ne pouvez pas être des nôtres de la manière dont vous le souhaitiez. Mon Père pleura comme un enfant, quand vous fûtes parti, & sembloit jouir des loüanges que chacun vous donnoit. Le Comte dit qu'il n'avoit jamais vu un homme se conduire plus noblement. La liberté, la noblesse & la politesse de votre air, & de vos discours, votre sens froid & votre intrépidité ont eu l'applaudissement de tout le monde.

Quel plaisir n'en a pas ressenti votre Jeronymo ! Je croyois n'avoir plus besoin ni de béquilles, ni de soutien, ni de chaise à roues ; plus d'une fois j'ai oublié que j'avois quelque mal.

Je commence à aimer le Père Marescotti. Il étoit le plus ardent à vous louer.

Le Général avoua qu'il avoit une fois résolu de vous chercher querelle. Mais pensez-vous, Jeronymo, me dit-il, qu'il me viendra voir à Naples ?

Vous pouvez compter là dessus, lui dis-je.

J'y serai pour l'y recevoir, repliqua-t-il.

Ils ont admiré en particulier que vous ayez chargé le Général plutôt que moi de vos complimens pour ma sœur. Et Madame Sforza dit que c'est le plus grand dommage du monde que Clémentine & vous ne puissiez être unis. Ils ont applaudi tous à ce que quelques-uns d'eux n'ont pas le pouvoir d'imiter, à cette grandeur de votre cœur, qui vous fait penser si bien, & parler





si charitablement de ceux qui ne sont pas de votre communion. Tant de fermeté dans votre Religion, & cependant tant de prudence dans un homme si jeune, disent-ils, c'est une chose étonnante! Il n'est pas surprenant que vous soyiez si considéré dans toutes les Cours où vous avez été.

Ma Mère rentra bientôt après que vous futes parti. Elle fut également surprise & affligée de ne vous trouver plus. Elle croyoit que vous resteriez sûrement à souper; & n'étant pas contente du congé qu'elle avoit pris, elle s'étoit armée de résolution pour passer une heure dans votre compagnie, & prendre un congé plus solemnel.

Mon Père lui demanda des nouvelles de sa fille.

La pauvre ame! dit-elle, elle a appris que le Chevalier étoit ici pour prendre congé de nous.

Par qui? Par qui? dit mon Père.

Je ne puis le dire: mais la pauvre créature meurt d'envie d'être admise. Elle a mis un de ses meilleurs habits; & je l'ai trouvée assise avec une sorte d'air de cérémonie, attendant qu'on l'appellât. En vérité, Madame Sforza, la méthode que nous suivons n'est pas bonne.

Le Chevalier le dit aussi, répondit cette Dame. Eh bien, changeons la; de tout mon cœur. Il n'y a pas du plaisir à traiter cette chère fille durement... O ma sœur! Quel homme extraordinaire!

Dans ce moment entra tout à coup Camille... Mademoiselle Clémentine est à la porte, dit-elle; Je n'ai pu l'empêcher...

Nous

Nous nous regardâmes l'un l'autre.

Trois petits coups à la porte, & un hem nous apprirent qu'elle y étoit.

Laissez venir cette chère fille, laissez la venir, dit le Comte, le Chevalier n'est pas ici.

Laurana se leva, courut à la porte, & l'amena par la main.

Chère créature! Quel air égaré elle avoit... Les larmes me baignoient les jouës; je ne l'avois pas vue de deux jours. Oh avec quel empressement elle regardoit tout autour d'elle! se dégageant de sa cousine qui vouloit la conduire à une chaise, & restant immobile.

Venez vous asseoir auprès de moi, mon amour, lui dit sa Mère en pleurant... Elle s'avança vers elle.

Asséyez-vous, ma chère fille.

Non; vous me battez, fouvenez-vous en.

Qui vous bat, ma chère?... Surement personne ne battrait mon enfant!... Qui vous bat, Clémentine?

Je ne sai... dit-elle, regardant toujours autour d'elle, comme y trouvant quelqu'un à redire.

Sa Mère la pressa encore avec bonté de s'asseoir.

Non, Madame, vous ne m'aimez pas.

Oùï, ma chère, je vous aime.

Vous le dites.

Son Père lui tendit les bras. Son visage étoit baigné de pleurs. Il ne pouvoit parler... Ah mon Père, dit-elle, en s'avancant vers lui.

Il la prit dans ses bras... Non, non, Monsieur, dit-elle, en résistant foiblement, & détournant la tête... Vous ne m'aimez pas...



Vous avez refusé de voir votre enfant quand il vouloit implorer votre protection! ... On m'a traité cruellement.

Qui, ma chère? Qui?

Tout le monde. Je me plains à l'un, & puis à l'autre; mais ils prennent tous le même ton: ainsi j'ai cru qu'il falloit en passer par là. Ma Maman, aussi! ... Mais n'importe. Je prévoyois bien que cela feroit ainsi; & je ne m'en fouciois pas.

Sur mon ame, dis-je, ce n'est pas la bonne méthode avec elle, Madame Sforza. Le Chevalier a raison. Vous voyez combien elle est sensible aux traitemens durs.

Eh bien, Eh bien, dit le Général, changeons de mesure.

La chère fille continuoit à regarder d'un air empressé, comme cherchant quelqu'un.

Elle se dégagea des bras de son Père désolé.

Observons ses mouvemens, sans rien dire, dit le Comte.

Elle alla vers lui à petit pas, & le regardant au visage par dessus l'épaule, comme il avoit le dos tourné vers elle, elle le passa; elle alla de même vers le Général, puis vers le Seigneur Sebastiano, & vers tout le monde à la ronde, jusqu'à ce qu'elle vint à moi, regardant de la même manière chacun par dessus l'épaule, puis entrelaçant ses doigts, aiant les mains ouvertes & renversées, & les bras pendants de toute leur longueur, elle leva la tête d'un air pensif, avec une telle expression de douleur, qu'il me sembloit que mon cœur se déchiroit... Personne n'avoit les yeux secs.

Ma.

Madame Sforza se leva, lui prit les deux mains, ses doigts restant toujours entrelacés; elle vouloit lui parler; mais elle ne put, & retourna avec précipitation à sa chaise.

Les larmes commencèrent enfin à couler le long de ses jouës, ses yeux étant toujours fixés en haut. Elle frissonna, regarda autour d'elle, & courant vers sa Mère, elle jeta ses bras autour d'elle, & cachant son visage dans son sein, elle y répandit un torrent de larmes, accompagnées de sanglots qui perçoient tous les cœurs.

Les premiers mots qu'elle dit, furent; Aimez moi, ma Mamah! Aimez votre enfant! votre pauvre enfant! votre Clémentine! Alors relevant sa tête, & la laissant ensuite retomber dans le sein de sa Mère... Si jamais vous m'aimâtes, aimez moi à présent, ma Maman!... J'ai besoin de votre amour!

Mon Père fut contraint de fortir. Ses deux fils l'emmenèrent.

Votre pauvre Jeronymo étoit hors d'état de se remuër. Il avoit autant besoin de consolation que son Père. Qu'étoient alors les blessures de son corps, au prix de celles de son ame!

Mes deux frères rentrèrent. La chère fille, dit l'Evêque, nous fera tous mourir de douleur.

Ses larmes paroissoient l'avoir soulagée. Elle releva la tête. Le sein de ma Mère étoit baigné de leurs larmes confondues. Elle regarda encore autour d'elle.

Si quelqu'un, dis-je, nommoit celui qu'elle semble chercher? Cela pourroit la distraire.

Est-elle venue, dit Laurana à Camille, dans l'esperance de le voir?



Où, Mademoiselle.

Laissez moi lui parler, dit l'Evêque. Il se leva, lui prit la main, & se promena avec elle le long de la chambre. Vous êtes charmante, ma Clémentine! Votre habillement est à merveille. Pourquoi vous êtes-vous si bien parée?

Elle le regarda fixement sans rien dire. Il répéta sa question... Je dis, répondit-elle, tout ce que j'ai dans l'ame, & puis j'en souffre. Tout le monde est contre moi.

Vous n'en souffrirez pas. Tout le monde est pour vous.

J'ai avoué à M<sup>e</sup>. Beaumont; je vous ai avoué, mon frère... mais qu'y ai-je gagné? Laissez ma main; je ne vous aime pas, je crois.

J'en suis bien fâché. Je vous aime, Clémentine, comme ma propre ame.

Cependant vous ne grondez jamais votre ame!

Il détourna le visage d'elle. Il ne faut pas la traiter rudement, dit-il. Il la caressa avec une tendresse vraiment fraternelle.

Dites moi, ajouta-t-il, attendiez-vous quelqu'un ici, que vous ne trouviez pas?

Si j'attendois? Oui, j'attendois... Camille, venez ici... Laissez aller ma main, mon frère.

Il la laissa; elle prit Camille sous le bras... Ne savez-vous pas, Camille, ce que vous avez ouï dire des menaces de quelqu'un contre quelqu'un?... Que personne ne nous entende, ajouta-t-elle, en la menant au bout de la chambre... Je veux faire un tour avec vous au jardin, Camille.

Il est nuit, Madame.

N'importe. Si vous avez peur, j'irai seule.

Met-



Mettez la en train de parler, Camille, dit le Comte; mais ne sortez pas de la chambre avec elle.

Dites moi, Madame, je vous prie, pourquoi vous voulez aller au jardin.

Pourquoi, Camille?... J'ai eu un horrible rêve cette nuit; & je ne puis être tranquille jusqu'à ce que j'aille au jardin.

Quel rêve avez-vous eu, Madame?

Dans le bosquet d'Orangers, il me sembloit, que je bronchois sur le corps d'un homme mort!

Et qui étoit-ce, Madame?

Ne savez-vous pas qui l'on a menacé? Et n'y avoit-il pas ici quelqu'un ce soir? Et quelqu'un ne devoit-il pas souper ici? Et y est-il?

Le Général s'approcha d'elle. Ma très-chère Clémentine, ma bien aimée sœur, tranquillisez-vous. Quelqu'un est en sûreté; il n'a rien à craindre.

Elle prit ses deux mains tour à tour, & les regardant: elles ne font pas ensanglantées, dit-elle. Qu'avez-vous donc fait de lui? Où est-il?

Où est, qui?

Vous savez bien qui je veux dire; mais vous avez quelque chose contre moi.

Venant alors vers moi avec précipitation: Mon Jeronymo! me dit-elle, vous avois-je déjà vu? Elle me caressa la joue... A présent, dites moi, Jeronymo... N'approchez pas, Camille. Je vous prie, Monsieur, dit-elle au Général, asseyez-vous. Elle appuyoit son bras sur mon épaule; Je ne vous blesse pas, Jeronymo?

Non, ma très-chère Clémentine.

Voilà mon bon frère... Cruels assassins!... Mais ce brave homme vint bien à propos pour

vous sauver... Mais savez-vous ce qu'il est devenu?

Il est en sureté, ma chère, il ne pouvoit rester.

Quelqu'un l'a-t-il insulté?

Non, mon amour.

En êtes-vous sûr? bien sûr? Père Marefcotti, dit-elle, en se tournant vers ce bon homme, qui pleuroit depuis le moment qu'elle étoit entrée; vous ne l'aimez pas. Mais vous êtes un honnête homme, & vous me direz la vérité. Où est-il? Personne ne l'a-t-il insulté?

Mon, Mademoiselle.

C'est, dit-elle, qu'il n'a jamais fait que du bien à tout le monde.

Le Père Marefcotti, lui dis-je, l'admire autant que qui que ce soit.

*L'admire!* Le Père Marefcotti l'admire!... Mais il ne l'aime pas. Et jamais je ne lui ai ouï dire un mot, de ma vie, contre le Père Marefcotti... Eh bien, mais, Jeronymo, pourquoi donc s'en est-il allé? Ne devoit-il pas rester à souper?

On l'a prié de rester, mais il n'a pas voulu.

Jeronymo, je veux vous dire un mot à l'oreille... Vous a-t-il dit que je lui ai écrit une Lettre?

Je l'ai deviné, lui répondis-je tout bas.

Vous êtes un habile devin; mais vous ne pouvez deviner par qui je la lui ai envoyée... Mais chut, Jeronymo... Eh bien, mais Jeronymo, n'a-t-il rien dit de moi, quand il est parti?

Il a laissé au Général ses complimens pour vous.

Au Général! Le Général ne me les dira pas!

Oùï, il vous les dira... Mon frère, dites, je vous

vous



vous prie, à ma sœur ce que le Chevalier vous a dit en nous quittant.

Il répéta exactement ce que vous l'aviez prié de lui dire.

Pourquoi ne vouloit-on pas que je le visse? dit-elle; & ne le verrai-je plus?

J'espère que oui, repliqua l'Evêque.

Si nous avions pu, reprit-elle, faire quelque chose qui pût paroître un retour pour sa bonté envers nous, & envers vous en particulier, mon Jeronimo, je crois que j'aurois été tranquille... Et vous dites donc qu'il s'en est allé? qu'il s'en est allé pour toujours! dit-elle en levant sa main, laissant toujours le poignet sur son épaule. Pauvre Chevalier!... Mais, chut, chut, je vous prie, Jeronimo.

Elle s'approcha de sa tante & de sa cousine. Aimez moi, encore, Madame, dit-elle à la première. Vous m'aimiez une fois.

Je ne vous ai jamais plus aimé qu'à présent, ma chère.

Avez-vous vu le Chevalier Grandison, Laurana?

Oui, ma chère.

S'en est-il allé sain & sauf?

Oui, en vérité.

Un homme qui a sauvé la vie à notre cher Jeronimo, dit-elle, recevoir quelque mal de nous, cela auroit été effroyable, vous comprenez. J'avois quelques mots à lui dire. J'ai été étonnée de ne pas le trouver ici. Mon rêve m'est revenu dans l'esprit. C'étoit un bizarre rêve en effet!... Mais, ma cousine, aiez de la bonté pour moi, je vous prie, vous n'aviez jamais été cruelle: vous disiez que vous m'aimiez.

Je

Je suis dans la calamité, ma chère. Je sai que je suis malheureuse. Quelquefois je sens que je la suis; alors je suis dans la douleur, & je pense combien tout le monde est heureux excepté moi: & puis, de nouveau, je trouve que je n'ai point de mal, & je suis bien. Mais aimez moi, Laurana; je suis dans la calamité, ma chère. Je vous aimerois si vous étiez dans la calamité; oui sûrement... Ah Laurana! Que sont devenues vos belles promesses? Mais alors tout le monde m'aimoit, & j'étois heureuse!... Cependant, vous me dites que c'est tout pour mon bien. Méchante Laurana, me déchirer le cœur, & puis me dire que c'est pour mon bien!... Croyez-vous que je vous aurois servi ainsi?

Laurana rougissoit, & pleuroit: sa tante lui promit que tout le monde l'aimeroit, & la consoleroit, & que personne ne seroit fâché contre elle, si elle vouloit être tranquille.

J'entre dans de grands détails, mon cher Grandison; je sai que vous le voulez ainsi. Par toutes ces minuties, vous jugerez des peines de son esprit: ils sont résolus de suivre votre avis, il étoit bien à propos, & de la traiter avec indulgence. Le Comte insiste fortement là dessus.

\* \*

Camille sort d'ici. Elle dit que sa jeune maîtresse a eu une nuit supportable. Elle croit qu'elle la doit en grande partie, à ce qu'on lui a permis de demander aux domestiques, qui vous avoient vu partir, quel air vous aviez; & à l'assurance qu'elle a eue, qu'on ne vous avoit point insulté, ni fait aucun mal.

\* \*



\* \*

Camille vient de me dire que la chère fille a demandé instamment quelque chose à mon Père, à ma Mère, & à ma Tante; & qu'ayant été refusée, elle est revenüe dans une profonde affliction: Camille craint qu'elle ne retombe dans ses humeurs sombres. J'espère de vous écrire encore si vous ne partez pas aujourd'hui de Bologne. Mais je suis obligé, pour moi-même d'écrire de plus courtes Lettres. Cependant comment le puis-je? puisque quelque triste que soit le sujet, quand je vous écris, c'est converser avec vous. Mon cher Grandison, encore une fois. Adieu

O Lucy, ma chère! d'où sortent toutes les larmes, que cette triste histoire m'a coûté? Je ne puis m'arrêter sur ces scènes!... Fuyez tous, souhaits, qui voudriez vous mêler avec l'intérêt qu'on doit prendre aux maux de cette aimable Sainte de Bologne!

Quelle mauvaise politique, Lucy, de n'avoir pas satisfait son impatience de le voir! Très-vraisemblablement elle auroit eu l'esprit tranquille, si on lui avoit accordé une autre entrevüe.

Quelle délicatesse, ma chère! quelle générosité dans son amour!

Sir Charles m'a dit dans le cabinet de Lord L. qu'il étoit engagé par la compassion, mais qu'il n'étoit point lié par l'honneur. Cela me paroit ainsi. Mais la générosité, en retour de celle de Clémentine, doit lier une ame comme la sienne.

LET.

